

Le Médecin-Général Jean Lambert des Cilleuls *

(1885-1980)

par A. CAMELIN **

Dans quelques jours, le 2 avril, notre éminent collègue, le Médecin-Général Jean Lambert des Cilleuls, aurait atteint la fin de sa 96^e année, et ceux d'entre nous avec lesquels il correspondait espéraient bien le voir franchir le terme des 100 ans. Hélas, à 95 ans passés, le 13 novembre 1980 vers midi, il expirait à Saint-Rémy-de-Provence où il résidait alors, non loin de sa fille et de son gendre. Il est mort au lendemain d'une de ses journées laborieuses, conscient de l'affection cérébrale aiguë qui le frappait, et en pleine perception de son état, exactement comme il l'avait souhaité, en soldat et en médecin. En témoignent les premières et dernières lignes de son testament spirituel : « Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, confiant dans la miséricorde de Dieu... » et, in fine : « Dès que je serai mort, on me revêtira de mon uniforme. Dans mon cercueil, on me recouvrira uniquement de mon grand manteau militaire avec mon crucifix. » Ce qui fut fait.

Déjà, à la Société médico-chirurgicale des armées, le Président, notre collègue le Médecin-Général Pierre Lefebvre, a prononcé son éloge avec une rare sensibilité.

Notre Société française d'histoire de la médecine avait confié, au professeur Huard, et à moi-même, le soin de vous présenter la vie et l'œuvre de celui qui fut notre collègue, notre Président, et l'un des doyens de notre Compagnie.

Mais alors s'est présentée une première difficulté : faire apparaître sans faillir la somme de travail exposée dans 400 publications ou œuvres diverses,

* Eloge présenté à la séance du 21 mars 1981 de la Société française d'histoire de la médecine.

** 31, rue Auguste-Comte, 69002 Lyon.

toutes originales, précises, documentées et exemptes de toute compilation. On dirait œuvres de chartiste. Et notre éminent collègue le recteur Huard a préféré confier à l'impression l'ensemble de l'œuvre de Jean Lambert des Cilleuls ; son exposé oral aurait occupé plusieurs de nos séances. En attendant cette parution, il m'appartient donc, mes chers collègues, de rappeler l'homme que fut Jean des Cilleuls en insistant devant vous sur des aspects de sa très longue existence qui, peut-être, sont moins connus : sa vie militaire, son œuvre humanitaire ; il me paraît cependant indispensable de parler brièvement de l'historien.

*
**

Quoique né fortuitement à Bordeaux, Jean des Cilleuls est un Lorrain, élevé à Nancy par un père secrétaire de la Faculté de médecine, ardent patriote, officier de réserve, médaillé militaire et chevalier de la Légion d'honneur. Jean des Cilleuls semblait avoir un destin littéraire. N'avait-il pas pris part au Concours général où son concurrent heureux avait été André Maurois ?

Mais, peu confiant dans les carrières littéraires, son père le dirigea vers la médecine, et d'emblée vers la médecine militaire. Ainsi furent comblés les vœux du père et du fils cherchant à servir la patrie et l'humanité. D'abord étudiant P.C.N. à la Faculté des sciences de Nancy, puis effectuant sa première année de médecine également à Nancy, son succès au concours de l'Ecole du Service de santé militaire l'amena à Lyon le 10 septembre 1904 ; il allait y effectuer, sous l'uniforme, la scolarité alors en vigueur des trois dernières années de médecine ; sa thèse, consacrée à *l'étude historique de l'hygiène du casernement français*, fut soutenue le 9 décembre 1907.

Son état des services indiquera 39 ans de services effectifs. La sécheresse administrative ignorera toujours que Jean des Cilleuls servit pendant toute son existence et qu'on devrait décompter trois quarts de siècle de dévouement, sans interruption, à la science et à la médecine militaires françaises.

Docteur en médecine, Jean des Cilleuls sera stagiaire au Val-de-Grâce en 1908. A vrai dire, ni l'Ecole de Lyon, ni celle du Val-de-Grâce, ne semblent l'avoir profondément marqué, ni même enthousiasmé.

Affecté ensuite pendant deux ans à l'hôpital militaire de Nancy, puis pendant deux autres années au 37^e Régiment d'infanterie, il profita de ce nouveau séjour lorrain pour acquérir une licence en droit. Ainsi se précise pour la première fois ce qui sera pour la vie sa ligne de conduite : apprendre toujours davantage dans toutes les occasions qui lui seront offertes.

Or, en octobre 1912, une affectation à l'Ecole d'application de cavalerie de Saumur va être l'un des tournants de sa vie. Médecin adjoint, il va acquérir très vite la confiance des cadres, des hommes et des familles. Brillant cavalier, il va s'assurer de la considération et de l'estime des connaisseurs, de ses camarades de manège, de carrière, voire de concours hippique. De ce temps, il gardera toujours l'attitude, l'élégance, augmentant sa distinction naturelle. Bien placé à cheval, il conservera toujours dans le langage courant des expressions de science équestre, ou de celles du dressage.

Promu médecin major de 2^e classe à la veille de la guerre, il sera dès 1915, après un court passage dans une ambulance en 1914, médecin chef du 32^e R.I. jusqu'en 1919. Sa conduite au feu lui vaudra six citations, dont deux à l'ordre de l'Armée, et l'étoile de la Légion d'honneur sur le champ de bataille. Ce 32^e R.I. était le descendant de la fameuse 32^e demi-brigade si affectionnée de Bonaparte. A ces honneurs s'ajouta celui du port personnel et définitif de la fourragère aux couleurs de la médaille militaire méritée par les quatre citations de son régiment, dont il fut plus tard l'historiographe.

Revenu des « Grandes Vacances » de la guerre, il reprend sa place à Saumur où il va demeurer onze ans jusqu'en septembre 1930, quelques mois avant sa promotion au grade de Médecin Lieutenant-Colonel. Il est alors affecté à l'hôpital militaire de Belfort, chef du service des contagieux. Il y restera deux ans, attentif à la thérapeutique dans son service, et à l'application de la prophylaxie dans cette importante garnison. Mais très vite, en 1932, il est appelé à servir au Ministère, à la section technique du Service de santé, dont il prendra la tête de 1935 à 1939 avec le grade de Médecin-Colonel. Officier de la Légion d'honneur en 1933, il fut décoré par le général Gouraud dans la cour des Invalides.

Une deuxième fois, les hostilités lui offrirent un autre poste : celui de Directeur du Service de santé du Corps de cavalerie commandé par le général Prioux. Corps nouveau, emploi nouveau également, mais hélas seule unité de ce genre, lancé en Belgique devant les divisions cuirassées de l'ennemi. Malgré ses pertes, le Service de santé qu'il dirigeait assura sa mission et ses rescapés purent embarquer à Dunkerque. Le Médecin-Colonel des Cilleuls y reçut sa septième citation.

Ce furent ensuite la direction de la 7^e Région en zone libre, à Bourg-en-Bresse, sa promotion au grade de Médecin-Général en février 1941, son affectation à Montpellier comme Directeur du Service de santé de la 16^e Division militaire commandée par son ami le général Altmeyer, puis par le général de Lattre de Tassigny. De cette époque, si fertile en événements, il a laissé des souvenirs inédits en portant témoignage.

Commandeur de la Légion d'honneur en 1942, il fut atteint par la limite d'âge le 2 avril 1943, à 58 ans.

*
**

Serait-ce alors pour lui une période de non-activité ? Pour un tel homme cela ne pouvait être. Et la Croix-Rouge s'attacha aussitôt ses qualités de médecin et d'organisateur.

Le travail obscur et si utile qu'il accomplissait alors fut interrompu en octobre 1945 par un appel du général Lenclud, directeur de l'U.N.R.R.A. (United Nation Relief and Rehabilitation Administration) en zone française d'occupation. Il reprit donc l'uniforme et lui fut confiée la mission médico-humanitaire de « zone medical officer » pour régir, administrer, soigner, prévenir, enseigner quelque 50 000 « personnes déplacées » composées de gens de

l'Est : Baltes, Lettons, Esthoniens, Polonais, Yougoslaves. Il réussit parfaitement dans ce rôle difficile qu'il assumait jusqu'en décembre 1947, date de la dissolution de l'U.N.R.R.A. à Londres.

Que dire enfin de sa camaraderie militaire ? Un document peut en témoigner. C'est lui qui, en 1954, réunit à Lyon ses camarades survivants de la promotion 1904, et publia une plaquette à la mémoire des disparus, établissant un véritable livre d'or des morts et des vivants : en 1980 il demeurerait, sauf erreur, le dernier de ceux-ci.

*
**

La vie scientifique de Jean des Cilleuls, qui n'a pas encore été mentionnée, se superpose à ces quarante trois années d'exercice de la médecine militaire, sans jamais nuire à ses obligations de service effectuées avec exactitude, ponctualité et total dévouement. Il a consacré à l'étude et à la recherche tout le temps qu'il pouvait avoir de libre ; jamais il ne s'est laissé distraire par des occupations futiles ou inutiles. Et c'est ainsi qu'en séjour à Nancy autour des années 1910, il avait obtenu sa licence de droit, et qu'avant la Grande Guerre il fut licencié ès-sciences naturelles devant la Faculté des sciences d'Angers ; après la guerre, en 1928, en Sorbonne, il fut reçu docteur ès-sciences naturelles, avec une thèse sur le phytoplancton de la Loire et de ses affluents. Ces travaux, qui eurent un grand retentissement, lui valurent un prix de l'Académie des sciences et une solide réputation de spécialiste. Il a souvent accusé ces recherches d'avoir usé sa vue de myope.

De 1924 à 1939, pendant quinze ans, il fut membre du jury d'admission P.C.N. à l'Ecole du Service de santé militaire. Plus de 2 000 candidats affrontèrent son jugement à l'oral, et plus de 1 000 lui doivent leur entrée dans la carrière. C'est dire que tous ceux de ces promotions se souviennent bien de ce médecin commandant examinateur, d'allure sévère, quoique très bienveillant, à la tenue particulièrement soignée, et dont les questions ne s'écartaient jamais du programme. Scrupuleux à l'excès, l'ancien élève de 1904 avait la crainte de commettre une erreur ou une injustice vis-à-vis des candidats.

Enseignant, il le fut pendant toute son existence, et surtout par l'exemple. Mais il fut aussi appelé à professer à l'Ecole de Saumur, en beaucoup de circonstances, et aussi pendant son séjour à Belfort, à la Faculté des sciences de Besançon. Assez maître de l'improvisation, Jean des Cilleuls avait cependant l'élégance de respecter son auditoire quel qu'il fût ; c'est pour cela que ses cours étaient si minutieusement préparés.

Les thèses qu'il avait inspirées, en droit ou en médecine, étaient justiciables de la même discipline, et ses élèves ont gardé de leur préparation le souvenir de son attentive rigueur. Redoutable censeur, mais pertinent mentor, il savait diriger une recherche, et nombreux sont ceux qui lui en savent gré.

L'énumération de ses titres scientifiques, prix de l'Académie des sciences, de l'Académie de médecine, participation ou présidence de Congrès nationaux

ou internationaux, n'ajouterait rien à l'image que vous gardez de lui. Mais il faut mentionner sa fidélité à la Société des lettres, sciences et arts du Saumurois dont il était membre depuis 1920, et sa présidence, pendant près de vingt ans, de la Société de droit international médical. Mais sa tribune d'élection fut toujours celle de notre Société française d'histoire de la médecine qu'il présida avec tant d'autorité, et à laquelle depuis 1975 il se faisait conduire par sa fille.

La diversité de ses études explique également celle de ses publications. Ses travaux, proprement médico-militaires, au nombre de plus de quatre-vingts, ont concerné l'hygiène et l'alimentation ; mais surtout, avant 1939, il a pratiquement codifié, dans de nombreux articles, la protection civile contre les effets de la guerre aéro-chimique, le traitement des gazés éventuels, étudié les conditions de la défense passive et prévu, dès janvier 1939, l'importance de la recherche scientifique dans la Défense nationale ; aussi bien dans les instructions anonymes qu'il rédigea à la Section technique, que dans les revues de l'arme aérienne, il a fait œuvre de novateur, mais trop souvent de Cassandre.

*

**

Son action humanitaire trouva un terrain de choix en Allemagne pendant les deux années qu'il passa en zone française d'occupation. Le contact quotidien des problèmes humains, la charge d'improviser et d'organiser, la fréquentation des misérables populations déplacées, furent sans doute à l'origine de ses préoccupations humanitaires d'avenir.

Sa grande œuvre fut celle de la création et de l'organisation du droit international médical ; pour cela il a adhéré d'emblée à l'avant-projet de Monaco du 10 février 1950, et très vite, avec Albert de la Pradelle, dont il assumait si longtemps la présidence.

Sa désillusion fut grande devant le peu d'intérêt porté à cette notion de droit international médical par les populations, les gouvernements, et hélas par une trop grande partie du corps médical. Cette inertie le consternait. Et il a vu s'effriter puis disparaître une œuvre à laquelle il tenait tant.

*

**

L'historien était connu de chacun de vous. Il s'insurgeait avant tout contre l'histoire fantaisiste. Ordinairement ennemi de la compilation, le général des Cilleuls ne puisait qu'aux sources d'archives, et l'histoire du service sous la monarchie en France, et en Amérique sous Rochambeau, en est l'un des exemples qui restera la base de toute étude ultérieure. Les références de cette histoire s'inscrivent dans toutes les revues du Service de santé, dans une dizaine d'articles de la *Revue historique de l'Armée*, et surtout dans l'*Histoire des sciences médicales* de notre Société, dans laquelle on peut relever une cinquantaine de communications des plus variées sans compter ses interventions. Ce n'est pas ici, mes chers collègues, que doit être dressé le bilan de travaux si divers que vous connaissez tous. Je voudrais seulement

rappeler avec quelle courtoise maîtrise il avait exercé ses années de présidence, et sa participation aux côtés du professeur Paul Delaunay aux manifestations de notre cinquantenaire. Et c'est à cette tribune qu'il réserva la lecture de son véritable testament médico-militaire. Son courroux fut, en effet, très grand quand il apprit que l'uniforme rouge et noir des élèves de l'École de Lyon et le bicorne avaient été remplacés par un uniforme bleu marine et une casquette sans velours rouge ni vert. Une correspondance sans aménité en fait foi. Et c'est ici qu'il prononça le 23 avril 1977 « l'adieu aux Carabins Rouges ». Ce fut, sauf erreur, sa dernière communication orale à notre Société. Il devait y paraître encore en novembre 1977 pour remercier le professeur Hillemand d'avoir rappelé l'héroïsme du médecin-major Rault de sa promotion 1904. Il ne devait plus alors revenir occuper sa place parmi nous ; mais il eut le soin, avant la plupart des séances, d'envoyer une lettre priant le Secrétaire général d'excuser son absence. Une de ses dernières communications, sur Villemanzy, fut donc lue en mai 1979 par le Président Sournia.

En effet, depuis le printemps 1978, il avait quitté son cher cabinet de la rue du Ranelagh, « charpente de mon labeur » écrivait-il. Des affections saisonnières ayant nécessité à plusieurs reprises de courts séjours hospitaliers, il partit se reposer au-dessus de Toulon, puis aux Houches et à Saint-Rémy-de-Provence, près de sa fille et de son gendre.

Un séjour à la Maison de repos du Saint-Esprit à la Croix-Valmer, début 1979, lui rappelait davantage cet ordre souverain et militaire de Malte duquel il faisait partie, en étant « chevalier de grâce magistrale ».

*
**

Jean des Cilleuls a voyagé assez peu alors qu'il était en service. Un congrès aux Etats-Unis avant 1939, un voyage à Londres en 1946 pour la fin de l'action de l'U.N.R.R.A. et un autre à Athènes en 1961 pour une session de l'Office international de documentation de médecine militaire.

Par contre, dégagé d'obligations, il s'est rendu en Autriche en 1948, et à Rome où il fut reçu en audience privée par Pie XII. Puis ce furent en 1975 un voyage au Cercle polaire, et en 1976 un séjour à la Martinique où, à 91 ans, le démon de la botanique le saisit à nouveau.

*
**

A la campagne, malgré l'éloignement et la privation de ses dossiers, il n'a jamais cessé de travailler. Et il y avait grand mérite : sa myopie s'était compliquée de troubles de réfraction tels qu'il ne lisait et n'écrivait qu'à l'aide d'une double loupe ; il y fallait une grande persévérance et beaucoup de courage. De cette période, allant de 1977 à 1980, date une augmentation de sa correspondance, chaque lettre traitant une question d'histoire, demandant un renseignement, conseillant ou orientant une recherche : plus de soixante lettres de cette époque peuvent témoigner de son ardeur inchangée.

Toutes se terminaient en exprimant la crainte de ne pouvoir achever son œuvre dans le temps qu'il lui restait à vivre.

Les tristesses inéluctables et au premier rang de celles-ci le décès de Mme des Cilleuls, née Juliette de Surian, croix de guerre 14-18, disparue en 1970, ne l'ont point épargné. Les disparitions de camarades de promotion ou de combat l'affectaient profondément, surtout lorsqu'il s'agissait de plus jeunes que lui. Mais on n'a pas vu vieillir le général des Cilleuls, resté parmi nous aussi droit qu'en son temps d'activité, avec ce côté cocardier si actuellement désuet. Il avait gardé la notion très stricte des bons usages, de ceux d'une courtoisie de grand seigneur. Tout laxisme et toute incivilité l'irritaient.

Le stoïcisme chrétien dont il fit preuve à l'heure de la mort avait ses racines dans une Foi profonde, dépourvue d'ostentation comme de sottise discrétion, alimentée par une savante théologie d'abbaye bénédictine.

Notre Société française d'histoire de la médecine gardera fidèlement le souvenir de son ancien Président, le Médecin-Général Jean des Cilleuls, comme celui d'un des plus remarquables de ses membres par sa personne et par ses travaux.

Que sa fille et son gendre, le colonel Cottin, que ses enfants, M. et Mme Patrice des Cilleuls, veuillent bien en garder l'assurance et croire en la part très grande que notre Société prend à leur peine.

Médecin-Général A. Camelin.

